Les procédures de la drague et l'adaptation culturelle

Hassiba Chaibi
ENS d'Alger

Résumé : À travers la mise en scène énonciative de l'action de « la drague à l'algérienne » qui est posée comme un fait interculturel révélateur d'une nouvelle forme d'adaptation civilisationnelle, le locuteur codifie son discours afin de réussir à manipuler les significations. De la locution à la relation, l'intrication réside dans le processus de contextualisation qui intervient pour orienter l'interprétation de cet évènement communicationnel.

Mots-clés : stratégie discursive, la communication interpersonnelle, contexte, les figures de l'oralité, l'approche intercationniste.

Introduction

Pourquoi interagir si ce n'est dans le but de maintenir des pratiques sociales en exerçant une influence mutuelle qui permet d'enchaîner des relations constructives entre l'énonciation et la situation environnante dans laquelle s'inscrivent les normes communicatives, et renseigne sur la signification des expressions d'après le paradigme de l'action située qui prend appui sur deux notions-clés, à savoir le contexte et la compétence.

Parmi ces actions communicatives, nous proposons, dans cette communication qui se situe dans le cadre de l'analyse interactionnelle, de traiter le phénomène de la drague dans les rues d'Alger, qui est devenu un comportement sociologique très répandu et déterminer *comment les locuteurs mobilisent les variables linguistiques et situationnels du contexte qui sont en mesure de produire des effets de structuration sur leur façon de percevoir cette action et la représenter.*

Pour mener à bien cette analyse, nous commencerons la première partie par aborder la communication, cette notion de base qui fonde mon étude et sur laquelle nous focaliserons notre travail pour comprendre comment l'accent est mis sur la notion du

contexte dans la construction du sens et la capacité d'adaptation du sujet parlant à la situation énonciation.

Dans la deuxième partie nous présenterons notre corpus et afin de parvenir à traiter notre problématique, l'analyse de notre corpus apparaîtra dans la troisième partie et se fera au fur et à mesure que nous avancerons dans notre réflexion. Enfin, nos principaux résultats seront récapitulés dans la conclusion générale de cette étude.

1 La communication

La communication est une activité sociale permanente, appréhendée à travers le paradigme de l'action située dans un cadre normalisé selon des règles et des conventions qui sont socio-culturellement définies.

Ce phénomène cognitif a été décrit par les premiers théoriciens (modèle de C. Shannon et W. Weaver, 1949) d'une manière mécaniste. D'après eux, il s'agit d'un transfert d'information entre émetteur et récepteur, pris dans un processus linéaire présentant des situations de communication dépourvues d'un contexte social. Ce modèle basé sur le concept télégraphique est repris par Lasswell qui a le mérite d'envisager la communication entant qu'un processus dynamique en mettant l'accent sur sa finalité et ses effets par des questionnements du genre « qui dit quoi, à qui, avec quel effet » (A. Mucchielli, 1991 : 6).

Avec R. Jakobson (1963) nous assistons à une rupture avec cette représentation, marquée par l'introduction de trois facteurs (code, contexte, contact) qui complètent la vision d'ensemble :

Contexte
Destinateur ⟶ Message ⟶ Destinataire
Contact
Code

Il distingue six fonctions liées aux facteurs proposés dans son modèle, les trois premières traitent la relation et les trois dernières concernent le contenu des messages. Ces fonctions sont :

- La fonction *expressive* consiste à informer l'émetteur sur la personnalité de celui qui transmet le message (l'attitude du sujet à l'égard de ce dont il parle).
- La fonction *conative* va forcer le destinateur à agir sur le destinataire (inciter à écouter, à agir, etc.). Le langage utilisé est celui du pouvoir.
- La fonction *phatique* : relative au contact, le destinataire s'efforce d'établir et de maintenir le contact avec le destinateur, à vérifier si le circuit fonctionne.
- La fonction *métalinguistique* s'exerce lorsque l'échange porte sur le code lui-même et que les partenaires vérifient qu'ils utilisent bien le même code.
- La fonction *référentielle* est orientée vers le contexte dans la mesure où c'est de lui que va dépendre le message.

- La fonction *poétique* se rapporte à la forme du message, dans la mesure où elle est une valeur expressive.

Ce dernier modèle a été critiqué et reformulé par C. Kerbrat-Orecchioni en expliquant que la notion du code utilisé par Jakobson « se trouve formulé au singulier et suspendu en l'air entre l'émetteur et le récepteur » (1980 : 13), rappelant que la communication est multi-canal, d'où la nécessité d'introduire les différents paramètres extralinguistiques sans se limiter au système linguistique. L'auteur(e) insiste sur le fait que le non verbal est une composante signifiante qui assure les conditions *de possibilité de l'interaction* et est constitué de :

- Le *paralangage :* c'est l'étude de l'aspect vocal « il ne traite pas ce qui est dit du langage mais la manière dont quelque chose est dit » (G. Gschwind-Holtzer, 1981 : 22).
- La *kinésique* s'intéresse à l'interaction mouvement (le corps, l'expression du visage, le regard et la posture) pendant l'échange verbal.
- La *proxémique :* une notion utilisée par Hall pour expliquer l'usage que l'homme fait de l'espace c'est-à-dire étudier comment l'individu gère l'environnement physique et social en fonction de la nature des relations interpersonnelles.

Cet ensemble de conduites permet de restituer avec le plan verbal l'acte communicatif dans sa totalité et correspond à une forme sociale établie permettant de participer à la production du sens puisqu'il véhicule « une charge informative ».

D'après Goffman, « la parole soit elle-même intimement réglée et étroitement engrenée à son contexte par un ensemble de gestes non vocaux diversement distribués en fonction de la langue et des sous codes particuliers employés par tels donnés de participants » (1987 : 132). Autrement dit, ces indices communicatifs « servent à connoter le contenu du discours [...] en fournissant la clé d'interprétation » (J. Cosnier, 1988 : 22) puisqu'ils « s'associent pour donner une forme au texte, lui donner vie, c'est-à-dire le structurer par des segmentations et mises en relief appropriées » (L. Porcher & G. Calbris, 1989 : 184).

De son côté, D. Hymes a repris le modèle de Jakobson pour élargir chacun des facteurs sans se limiter au message verbal et s'ouvrir sur des codes non linguistiques. Pour étudier l'événement de communication dans son contexte de production, Il présente en 1972 les composantes de toute communication sous forme du modèle SPEAKING [1] et développe la notion de compétence communicative en prenant en considération la

1. Chacune des lettres de Speaking représente un constituant d'interaction :
· **S**etting : cadre spatio-temporel d'événement communicatif.
· **P**articipants : qu'ils prennent ou non, une part active à l'échange.
· **E**nds : les finalités, les motivations, les intentions des locuteurs.
· **A**cts : ce que font les participants pour réaliser leurs objectifs, les stratégies discursives et communicatives, les actes de parole et leurs réalisations.
· **K**eys : la tonalité des échanges, l'intonation, registre des langues, ton de la voix, les aspects paraverbaux dont la prosodie est très importante.
· **I**nstrumentalities : les différents canaux, la vue, l'ouïe, les codes et les sous codes de la communication.
· **N**ormes : conventions et règles de l'organisation de toute communication, les tours de parole selon les statuts et les rôles, les conditions et circonstances de l'interaction.
· **G**enre : englobe diverses catégories des actes.

performance du sujet et le contexte d'énonciation, par opposition à la compétence linguistique de Chomsky.

1.1 La compétence communicative

Selon J. S. Bruner, « parler de compétence, c'est parler d'intelligence au sens le plus large, de l'intelligence opérative du *savoir-comment* plutôt que du *savoir que.* La compétence suppose en effet, l'action, la modification de l'environnement comme l'adaptation à cet environnement » (1987 : 256). Ce savoir comment dans la compétence langagière se manifeste par « la maîtrise du vocabulaire et des structures grammaticales de même que l'aptitude à en faire usage de façon adéquate dans l'interaction langagière » (S. Bolton, 1984 : 28) *;* ce qui fait que l'activité de communication est une utilisation du langage d'une manière appropriée dans une variété de situations socialement régies. Ce savoir faire comprend une série d'information que le sujet social doit avoir pour communiquer efficacement dans des contextes variés (C. Cilianu-Lascu, 2003).

D'après Hymes, l'option de communication consiste à intégrer les compétences du sujet (compétence pragmatique et socio-culturelles) et les structures linguistiques dans l'action communicative dans laquelle, les participants se comportent en fonction de leur savoir socioculturel. Bolton se référant à Hymes énonce que « cette compétence ne permet pas seulement selon Hymes de décider de la grammaticalité d'un énoncé (sur la base de la compétence grammaticale qu'elle contient) ; Hymes complète *l'appréciation grammaticale* et de *l'acceptabilité* des énoncés par des critères *d'adéquation au contexte et d'efficacité* de ces énoncés en tant qu'actes de parole » (1984 : 24).

Plusieurs descriptions théoriques (Hymes, 1972 ; Mirand, 1982 ; Bachman, 1990 ; Charaudeau, 2000 ; Gajo, 2001) ont mis l'accent sur les caractéristiques multiples de la compétence communicative au sein de laquelle la compétence linguistique est incluse, partant du postulat qu'elle est considérée comme une condition préalable à tout échange verbal (J. Gerard, 1987), puisqu'il s'agit d'une habilité à produire et à comprendre des formes correctes du point de vue syntaxique, lexical et phonologique, et à laquelle s'ajoute la compétence discursive qui concerne la mise en discours qui se réalise grâce à une capacité d'interpréter des énoncés et produire des textes cohérents en fonction des paramètres de la situation de communication. En d'autres termes : comprendre et utiliser des mots de façon compréhensible et intelligible (la maîtrise des règles régissant le discours ; cohésion, cohérence textuelle, organisation des structures). Selon Charaudeau et Maingueneau (2002 : 113-114), cette compétence « exige de tout sujet qu'il soit apte à manipuler / reconnaître les procédés de mise en scène discursive qui feront écho aux contraintes *situationnelles* », ainsi que les savoirs de connaissance et de croyance supposés partagés et témoignant d'un certain positionnement.

Ces deux compétences constituent d'après Bachman une compétence dite organisationnelle qui est cette capacité de contrôler la structure formelle du langage (la mise en discours). Quant à la compétence pragmatique (dite aussi sémiotique), elle vise la compréhension des énoncés en situation.

La prise en compte du contexte, elle-même est décrite à titre d'une compétence dite situationnelle ou encore interactionnelle et « exige de tout sujet qui communique qu'il soit apte à construire son discours en fonction de l'identité des partenaires de l'échange, de la finalité de l'échange, du propos en jeu et des circonstances matérielles de l'échange » (C. Kerbrat-Orecchioni, 1990 : 113-114).

Cette adaptation à la situation de communication nécessite aussi une aptitude à enchaîner des actions de manière adaptée à une fin en sachant comment s'en servir (le système linguistique) en fonction du contexte social (Hymes, 1984) qui affecte la signification d'une expression.

Par conséquent, la compétence communicative est une mise en évidence des aptitudes à communiquer, à négocier le sens et à interagir efficacement avec d'autres locuteurs, avec différentes formes du discours et dans diverses situations. En d'autres termes, la compétence communicative est cette capacité d'usage du langage qui renvoie à un ensemble de savoir que le sujet parlant doit posséder non seulement sur les règles linguistiques (la maîtrise du code linguistique et la possibilité de manipuler les formes des phrases), les mécanismes discursifs, mais aussi sur les règles assurant l'adéquation du discours à la situation communicative (règles et rites conversationnels). Elle est une « habilité de savoir parler » permettant au participant d'être capable d'assumer sa part de travail et « consiste pour essentiel à se comporter comme il le convient dans les multiples genres du discours » (Maingueneau, 2000 : 150) tout en se conformant au rituel conversationnel qui se manifeste par « une habilité conversationnelle ».

1.2 Le contexte

Lorsque deux sujets parlants « je/tu » ayant chacun des spécificités psychologiques, sont amenés à interagir, cela ne peut se faire qu'en prenant en considération certains critères qui déterminent au préalable les modes de fonctionnement de cette interaction. Cet ensemble de critères est représenté par une notion complexe : le « contexte ». Sa description dépend de son usage dans des approches disciplinaires multiples d'où sa variété définitoire qui met l'accent sur un ensemble de connaissances se rapportant à la nature humaines, aux implicites sociaux et aux règles de communication. Autrement dit, cette notion englobe à la fois l'environnement linguistique immédiat, les connaissances communes supposées partagées et l'environnement extralinguistique au sens large qui permettent de lever les ambiguïtés de l'expression (Larochbovy, 1984).

Il est à souligner que les notions *contexte* et *situation de communication* sont toutes les deux utilisées pour désigner non seulement l'environnement matériel (le lieu, le moment, les participants) appelé le site, mais aussi l'ensemble des conditions et circonstances dans lesquelles s'inscrit l'interaction. D'après Bloomfield, « la situation inclut tout ce qu'il y a dans le monde du locuteur, y compris sa disposition interne au moment où il émet son message » (cité par G. Gschwind-Holtzer, 1981 : 28). Il s'agit « des éléments inducteurs qui orientent les échanges des acteurs, dans leurs formes et leurs contenus » (A. Mucchielli, 1991 : 39) connus sous le nom d'indices de contextualisation« qui servent au "pilotage" de l'interaction » (J. Cosnier, 1988 : 21).

Le contexte est un espace interactif qui selon Vion « se construit à tout moment dans et par les activités discursives, les choix lexicaux, les attitudes, les manières de

s'impliquer ou d'interpeller » (1992 : 112) pour négocier les rapports de place dans une communication de face à face. L'auteur considère que la définition de la situation de communication se base sur l'organisation structurant les éléments à caractère social et l'engagement subjectif des sujets.

T. Cristéa (2003) distingue, dans son article intitulé « Analyse conversationnelle », quatre types de contexte :

- le contexte *cironstantiel* : les participants, leur environnement, le temps, l'espace de l'échange par l'étude des indexicaux ;
- le contexte *situationnel* qui renvoie aux conditions institutionnelles, temporelles et naturelles de la situation et qui sont déterminantes pour les pratiques langagières et le choix des moyens linguistiques. Il consiste donc « un cadre culturel qui fixe les rapports de place prédétermine les échanges possibles et leur impose des spécificités » (M. Gilly & J. P. Roux, 1999 : 16) et comporte l'enchaînement des actes de langage ;
- le contexte *interactionnel* « concerne les interactions à proprement dites, c'est-à-dire les influences réciproques que les comportements des partenaires ont les uns sur les autres » (Deleau cité par J. Bernicot *et al.*, 2002 : 20) ;
- le contexte *prépositionnel* : les croyances communes des co-participants, leurs attentions, leurs intentions.

Ainsi dit, le contexte ne se pose pas comme une donnée matérielle. Il s'agit, au contraire, d'un processus de contextualisation garantissant la connexion de ce qui est dit au cadre de son énonciation. Il est défini par Mucchielli (2005 : 6) comme étant :

> *Des processus qui participent à la construction communicationnelle de la situation et de sa problématique. [. . .] certains sont bien connus comme le processus de « cadrage » [. . .], d'autres font partie des apports spécifiques de notre demande de « médiation culturelle » et la « manipulation des contextes de la situation ».*

C'est dans ce sens que Abric (1999) précise que le contexte est un ensemble d'environnement sémantique, social, spatial et idéologique d'une activité, étant donné qu'il est porteur de normes et exerce un effet fortement structurant sur la relation en permettant au locuteur de signaler et à l'interlocuteur de saisir la manière d'interpréter le contenu de l'énoncé. D'après lui, elle est « résultante de la signification que les sujets lui attribueront » (1999 : 67).

Pour synthétiser, nous retenons la définition donnée par Mondada (2004 : 8) qui voit dans ce concept « un arrangement préexistant à l'action, ou bien comme réflexivement accompli dans l'interaction ». Afin de compléter cette définition, nous ajoutons celle donnée par Schmoll (1996 : 254) dans laquelle elle note que :

> *Le contexte est un facteur décisif dans le processus d'interprétation de toute forme verbale [. . .],[il] demeure une notion à laquelle il est fait appel quand le sens ne roule pas seul [. . .], il est la quand le sujet veut dire autre chose qui appelle d'autres référents que ceux immédiatement disponibles.*

2 Présentation du corpus

Notre corpus est constitué des interventions des citoyens interviewés dans la rue par une journaliste pour réaliser un reportage télévisé, intitulé « La drague à l'algérienne : agression ou séduction ». Celui-ci a été diffusé sur la chaîne *Dzaîr Web TV* et la séquence vidéo est d'une durée de huit minutes durant lesquelles, la journaliste a pu recueillir 15 interventions. Huit interventions sont celles des hommes et nous les avons désignées par la lettre H à côté de laquelle nous avons ajouté un chiffre pour distinguer les différents interactants et les six autres ont été prononcées par des femmes. La quinzième intervention est en réalité une analyse effectuée par un psychologue clinicien, et elle a été représentée par la lettre P.

Notre corpus réunit des interventions émises en français et en arabe algérien et pour des raisons méthodologiques, nous avons tenu à simplifier la représentation en traduisant les énoncés dits en arabe même si dans certains cas il y a une perdition de sens due à la divergence qui existe entre les deux systèmes sémiotiques.

Pour une meilleure transformation du corpus en un texte, nous avons essayé de saisir les actes communicatifs de type non verbal pour pouvoir restituer le contexte dénonciation dans son intégralité.

3 L'analyse du corpus

Les exemples ci-dessous montrent comme le sujet parlant explicite ses réactions et celles de ses partenaires à propos de la correspondance entre les actes de langage et le cadre de leur énonciation et les énoncés retenus décrivent le procédé de contextualisation. Dans chaque énoncé, nous retrouvons la référence au contexte d'énonciation qui se manifeste par le biais des indices linguistiques et cette anticipation dans la fixation de la voie interprétative garantit la désambiguïsation. Parmi les indices de contextualisation nous distinguons :

3.1 Le cadrage spatial

F_1 : Lorsqu'ils t'abordent ils te collent souvent.

Le verbe *coller* désigne l'existence d'une proxémique qui renvoie à la gestion de l'espace et sa délimitation qui dépendent de l'environnement social, la position hiérarchique des interacants, leur culture, et l'attitude de l'interlocuteur. L'espace est un langage silencieux qui révèle les codifications de la distance. Dans notre exemple, l'énonciatrice dénonce la confusion commise par son partenaire interactionnel qui est en situation de *abordent* qui devait correspondent à la distance sociale représentant le cas des négociations et donnant le caractère formel à l'interaction alors que celui-ci manifeste une distance intime.

La référence à la synchronisation interactionnelle par le biais de la kinésie communicative a permis à F1 de traduire le comportement de son interlocuteur en explicitant son intention communicative qui est de s'imposer.

F_4 : [...] la mère et la sœur il ne faut pas les toucher ceux des autres c'est pas grave.

F_5 : S'il respecte sa sœur il doit respecter les autres dehors.

Dans F_4, le recours au cadre spatial sert de justification au changement attitudinal observé en fonction du type de territoire. Dire *la mère, la sœur*, c'est délimiter un espace privé qui entraîne l'interdiction de l'action de *toucher*, car ce cadre implique, pour un homme algérien, une question d'honneur. Par contre *ceux des autres* se pose comme public et à partir de ce moment et suivant cette logique de délimitation, l'action de toucher devient *pas grave*. Alors que dans l'énoncé F_5, il y a un rejet de cette distinction spatiale selon le principe de *respecte*, additionné avec une modalité d'obligation *doit* qui conditionne son comportement quelque soit l'espace.

Nous allons voir, dans ce qui suit, comment se manifeste le territoire affectif sous l'effet de l'action de la drague :

H_1 : Un qui a un penchant pour une fille = elle lui plaît. Il va lui parler normal.

F_6 : Les filles ne sont pas à l'aise dans rue.

En prenant l'énoncé F_6, nous constatons qu'il existe une correspondance qui relie le territoire affectif *pas à l'aise* au territoire géographique *la rue* qui est le lieu d'accomplissement de l'action de la drague et que cette action provoque un sentiment négatif d'après l'interprétation que nous pouvons déduire de cette expression et qui renvoie à l'insécurité du territoire physique et psychologique. L'énonciateur H_1 offre une corrélation différente des deux espaces. Selon lui, la réalisation de l'action de *parler* qui est une des interprétations attribuées au vocable *la drague* est régie par des valeurs positives *un penchant, plait* dévoilant le territoire sentimental.

3.2 Le cadrage temporel

La présence d'un déictique temporel dans les exemples discutés ci-dessous *longtemps, maintenant, le plus souvent, chaque jour, quand* servent à situer l'action selon l'axe chronologique afin de distinguer les actions effectuées dans le passé et celles qui se déroulent au moment d'énonciation. L'usage des déictiques temporels conditionne le choix des modalités temporelles.

La contextualisation temporelle peut avoir plusieurs fonctions, nous distinguons :

3.2.1 Le marquage d'un changement situationnel entre le passé et le présent par le biais de la présupposition et de l'insinuation

F_4 : Il y a longtemps 30 ans en arrière l'homme algérien respectait + maintenant il n'y a plus ça.
Acte n° 1 acte n° 2

L'énoncé constitué de deux actes est marqué par une topique implicite sous l'effet d'une reformulation. L'ellipse produite dans le premier acte est de type omission du vocable *femme* qui permet d'identifier le destinataire de l'action de *respecter*. Cet acte nécessite un calcul inférentiel pour pouvoir passer d'un posé au présupposé et cet

effort d'interprétation de l'intention communicative nous mène à une représentation discursives selon les termes suivants : le présupposé n°1= ils ne draguaient pas.

La présence du passé *respectait* coïncide avec la séquence de narration car l'énonciatrice dans F_4 relate un événement qui est survenu avant le moment d'énonciation et localisé par rapport à ce temps de référence par des adverbes *longtemps, maintenant* qui marquent la distance chronologique telle qu'elle est perçue par elle *30 ans en arrière*, même si elle a usé de la formule impersonnelle pour garantir un retrait par rapport aux propos tenus.

L'opposition du premier acte au deuxième qui souligne un changement situationnel de ce fait est désignée non seulement par le passage du passé au présent mais que le verbe *a* est pris dans une formule négative qui renforce l'enracinement de l'insinuation localisée dans le présupposé n°1 et se manifeste à titre d'un acte conclusif du genre *bien / mal élevés*, et dans une ellipse reformulative qui fait substituer le groupe verbal *respectait la femme* par une déictique de monstration *ça* garantissant un point d'encrage de la présence de cette référence contextuelle (le présupposé) dans l'esprit des interlocuteurs-spectateurs, ainsi que son inscription dans l'énoncé à titre d'un marqueur que nous pouvons qualifié d'abréviatif :

Le présupposé n° 2 : ils draguent.

L'insinuation : ils sont mal élevés.

En relisant cet énoncé, nous constatons qu'il y a une sorte d'ambiguïté qui nous mène à tirer une autre signification présupposée mais qui reste attachée à celle que nous avons déduite au départ. Il s'agit de l'unité fonctionnelle *ça* qui nous incite à s'interroger sur la direction de la négation car il se peut que cette négation soit fixée sur le sujet d'action *l'homme algérien* et dans ce cas la présupposition vire vers l'anéantissement de l'existence des hommes et entraînera la valeur d'insulte.

La présentation du phénomène de la drague comme étant la conséquence d'un changement situationnel nous le retrouvons aussi dans les exemples ci-dessous :

H_2 : Les filles maintenant c'est elles qui draguent je jure par Dieu Moi.

H_5 : Celui qui a raté son temps il n'a pas à convoiter le temps de l'autre parce que on voit des femmes âgé qui draguent des jeunes.

Dans l'exemple H_2 le changement situationnel est entraîné par la modification de la structure syntaxique passant d'une assertion passée, présupposée positive *les filles ne draguaient pas* à une assertion affirmée négative *c'est elles qui draguent* et dans laquelle il y a l'opposition d'un adverbe de temps *avant / maintenant*. La lecture du présupposé nécessite des connaissances partagées par les interactants. Ces connaissances s'inscrivent elles aussi dans le contexte et nous permettent de saisir un sous entendu qui fait référence au renversement de la situation doublement mentionné comme une valeur dérivée que nous traduisons ainsi :

H_2 : Avant les filles ne draguaient pas *c'est les hommes qui le faisaient* mais maintenant c'est elles qui draguent *pas nous.*

Si dans l'énoncé F_4 l'énonciatrice visait à localiser le phénomène de la drague en Algérie dans le temps, l'énoncé H_2 nous montre le changement de la catégorie du sujet d'action avec le temps. La valeur significative de cette assertion qui est consolidée par un serment *je le jure*, nous la retrouvons aussi dans l'énoncé H_5 sous forme d'un parallélisme verbalisé par le biais d'un connecteur argumentatif de type justificatif *parce que*, auquel se greffe une rumeur publique *on voit* qui est un acte de perception à effet de généralisation :

Celui qui a raté son temps (des femmes âgées) + il n'a pas à convoiter (draguent) + le temps de l'autre (des jeunes).

Cette manière de segmenter l'énoncé, laisse apparaître plusieurs réalités selon leur contexte référentiel comme suit :

- L'action de la drague est propre aux jeunes de sexe masculin (le sujet d'action).
- Elle se situe dans le temps, ce qui lui confère le caractère de périodicité (le temps d'application).
- L'objet de l'action (les femmes jeunes).

Et si cette schématisation normativisée par le sens commun, n'a pas été respectée, l'action va changer et se transformer en une *convoitise.*

3.2.2 Le marquage de l'itération de l'action et son conditionnement

F_1 : Lorsqu'ils t'abordent ils te collent souvent.

F_2 : Ils voient des filles passer [elle hausse les épauler], voilà, c'est pour rigoler le plus souvent.

H_1 : J'ai l'habitude de draguer.

La répétition de l'action dans le temps est signalée par les lexèmes *habitude, souvent* pour montrer que celle-ci est devenue, au fil des temps, un rituel. L'usage du présent *abordent, voient, ai* ne fait qu'exprimer l'aspect routinier de l'action de draguer. Son accomplissement mentionné par des vocables de synonymies *aborder-voir des filles passer* est régi par l'espace-temps qui relève l'incompatibilité entre l'action et le contexte vu l'effet négatif qu'elle provoque chez la gent féminine [F_1, F_2] qui est traduit par un commentaire dépréciatif visant la posture de l'acteur de la drague *ils* ainsi que sa procédure *collent* ou encore son intention, *rigoler.*

3.3 Le cadrage relationnel

H_1 : Tu sais, un qui a envie de connaître une brave fille pour l'épouser. [...] Il y a beaucoup de celles qui nous traitent avec arrogance, même lorsque t'as envie de lui parler elle se montre arrogante envers toi, il y a celles qui aiment le matériel.

F_2 : [...] si par hasard tu ne peux ou tu n'arrives pas à lui parler il commence par dire des méchancetés.

F_1 : Lorsqu'ils t'abordent [...] il vaut mieux les ignorer quoi, sinon ils persistent.

Ces exemples constituent la définition de la situation de rencontre qui détermine à son tour la nature de la relation entretenue et nous permet de relever les procédés descriptifs de la situation d'énonciation.

Nous soulignons que H_1 débute son intervention par une unité fonctionnelle *tu sais* qui ouvre un espace interactionnel de partage de connaissances entre lui et son interlocutrice afin d'attribuer une valeur de sens commun à ces propos en les posant comme étant une représentation sociale admise. H_1 décrit l'action de la drague comme s'il s'agit d'un processus relationnel justifié par l'intention *a envie de connaître* en vue d'atteindre un objectif *épouser*. Ainsi dit, l'action de la drague est signifiante partant du postulat qu'elle ne vise pas à construire une relation passagère c'est pourquoi le sujet actant *un* pose un critère sélectif, celui d'*une brave fille* pour garantir l'aboutissement de cette action sans toutefois donner des indices identificatoires de ce *un* qui se noie dans la collectivité, à part le fait que la drague est une action qui répond à un désir qui émane de lui.

Dans la deuxième partie de son intervention, il passe à un jeu de qualification de *celles* par le biais d'une catégorisation évaluative qui marque son inscription dans un accusatif dans l'énoncé présupposé. L'énoncé primaire de type accusatif est une dénonciation littérale des défauts de *celles* à savoir *l'arrogance, aiment le matériel*. Mais il existe une dénonciation connotée qui porte sur la relance de sa présentation de soi. Celle-ci tend à mettre en exergue ses qualités présupposées comme quoi lui ne possède pas ces défauts.

Cette représentation du cadre relationnel fondé sur la drague n'est pas partagée par la gent féminine puisque nous avons repéré dans notre corpus une autre définition de ce cadre là, développée par F_1 et F_2 qui montrent qu'il s'agit d'une relation forcée et non consentie *lorsqu'ils t'abordent*, dans laquelle elles encaissent *les méchancetés* et supportent leur attitude de *persistent*, c'est pourquoi elles expliquent *qu'il vaut mieux les ignorer*.

Il est à préciser que dans les trois exemples, l'autre est posé comme un objet de parole. Ce sujet délocutif est désigné par un pronom personnel ou démonstratif *celles, ils* qui est l'expression de la non nomination d'un sujet absent comme interactant mais présent comme objet. Cette désignation impersonnelle s'accentue par la présence des unités évaluatives qui puisent leur valeurs et effet dans une justification fondée sur la reconstitution des faits dans une séquence narrative :

F_4 : Des refoulés, tout ce qui est interdit est beau.ils pensent que la femme c'est de la chair, ils s'en servent et jettent.

F_6 : Celui qui drague est mal élevé [...] ils draguent avec des propos vulgaires.

F_3 : Ils deviennent agressifs.

En récapitulant ce que nous avons pu le constater en discutant nos exemples nous dirons qu'ils nous ont fourni des représentations sur l'actant de la drague. Dans toutes les interventions propres aux femmes, nous remarquons l'emploi du procédé de distanciation qui commence par l'usage du pronom décolutif qui s'enchaîne avec des adjectifs à valeur *négative agressif, refoulés, vulgaires, mal élevé* et entraîne la dévalorisation de l'image du dragueur due à un comportement *collent, persistent* inadmissible. Ce comportement peut être le résultant d'une maladresse qui provoque un décalage avec les techniques de la drague qui tendent à séduire et non à faire fuir ou encore il s'agit d'une question de mentalité d'après F_2 :

F_2 : C'est pour rigoler le plus souvent. On ne peut rien y faire = on ne va pas changer la mentalité.

Et dans ce cas là, le dragueur se met dans le moule d'une représentation destructrice de son soi. Pour satisfaire son intention de *rigoler*, il répond à sa croyance *tout ce qui est interdit est beau* et met la gent féminine dans une situation de chosification *ils pensent que la femme c'est de la chair, ils s'en servent et jettent* selon les termes de F_4.

De leur côté, ils ont peint l'image de la femme selon deux modèles en faisant la distinction entre elles en fonction de leur tenue :

H_2 : Il y a des madamettes comment elles s'habillent il ya des tenues même la tenue doit avoir un sens et comme elle met des tenues ouf comment veux-tu qu'on la drague pas vulgairement. Une brave fille sort avec une tenue correcte.

H_4 : Comme il a dit, celles des fuseaux = ça ne se fait pas.

H_5 : Les filles de bonnes familles ne sortent pas nues elles se couvrent.

Afin de mériter la mention de *brave*, la fille doit porter une tenue dite *correcte* sinon elle récoltera une appellation péjorative *madamettes* qui est minimisatrice de son statut. Cette représentation n'est pas à généraliser puisqu'il existe d'autres locuteurs hommes qui ne la partagent et nous offrent leurs arguments :

H_3 : Que ce soit la fille ou le garçon c'est pareil une fille qui est brave reste brave tu la mets avec mille hommes normal.

H_8 : Il ya celles qui sont éduquées et d'autres non de même il y a des hommes qui sont bien élevés et d'autres non.

H_3 et H_8 envisagent la situation sous un angle d'égalité, énoncé à l'aide des connecteurs *pareil, de même,* pour les deux sexes car d'après eux l'action de la drague se soumet au principe de *l'éducation* qui détermine la vertu de *brave*.

À partir de cette analyse de l'activité réflexive des intervenants même si elle a été recueillie à titre d'un avis, nous obtenons trois représentations que nous synthétisons ainsi :

- D'après les femmes, les hommes dragueurs sont vulgaires.
- D'après une partie des hommes interrogés, il existe des femmes braves et d'autres qui ne le sont pas, c'est-à-dire qu'elles sont du mauvais genre.
- Une autre partie des hommes pense qu'il y a du bien et du mal éduqué dans les deux genres.

Conclusion

Partant de l'idée principale défendue par l'école Palo Alto qui consiste à concevoir la communication comme un tout intégré, nous avons essayé de voir quel est l'impact du contexte sur le comportement communicatif d'un sujet social pris dans une action interactive qui est celle de la drague.

En demandant aux intervenants de définir cette action et de relater leur expérience, nous avons pu constater l'impact du contexte prépositionnel sur leur représentation qui varie d'après le cadre temporel. Entre la situation d'avant et celle d'après, la perception de ce phénomène n'est pas la même et cette divergence est justifiée par certaines réalités sociales au sujet de *qu'est-ce que c'est, la femme* pour un homme qui, d'après P, *se sent menacé parce qu'elle a pénétré son territoire* grâce à l'évolution qui entraîne le changement de l'environnement relationnel d'une façon négative, due *aux valeurs qui ont disparu* et s'est traduit par une attitude d'agressivité et de vulgarité qui émane des dragueurs.

Dans une activité interactive, le contexte est une construction interprétative dans laquelle les acteurs définissent la situation (Bange, 1992) sous l'effet d'une influence réciproque. Et si la femme *est mise au rôle d'objet, elle est très mal vue*, d'après les termes du psychologue, par les hommes, elle aussi est responsable de cette représentation car P considère qu'elle *a pris beaucoup de liberté disant il y a des libertés qui sont en contradiction avec notre système d'abord la religion et ensuite le système des valeurs.*

Ce recours à l'échelle de mesure par le biais d'un adjectif évaluatif *beaucoup* par P est dans le but d'indiquer un degré de quantification concernant le bouleversement social qui fait montrer que la dégradation du cadre relationnel est la conséquence des attitudes des deux sexes car même *les filles de part leur tenue et leur parole, elles deviennent provocantes et ça le jeune ne tolère pas.*

Références bibliographiques

Abric, Jean-Claude (1999). *Psychologie de la communication : théories et méthodes.*

André-Larochebouvy, Danielle (1984). *La Conversation quotidienne*, Paris, Hatier.

Bernicot, Josie. Guidetti, Michelle, Trognon, Alain (2002). *Pragmatique et psychologie*, Nice, PUN.

Bolton, Sibylle (1984). *Évaluation de la compétence communicative an langue étrangère*, Paris, Hatier-Crédif.

Bruner, Jérôme Seymour (1987). *Le Développement de l'enfant : savoir faire, savoir dire*, Paris, PUF.

Calbris, Geneviève &Porcher, Louis (1989).*Geste et Communication*, Paris, Hatier.

Charaudeau, Patrick & Maingueneau, Dominique (2002). *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil.

Cosnier, Jacques (1988). « Langage et régulation de la vie quotidienne » : Yahyaoui, Abdessalem (éd.). *Trouble du langage et de la filiation chez les maghrébins de la deuxième génération*, Paris, La Presse sauvage, p. 17-29.

Cilianu-Lascu, Corina (2003). « L'ethnographie de la communication de Dell Hymes à John Gumperz », Bucarest, *Dialogos*, n° 8, p. 110-125.

Cristea, Teodora (2003). « Analyse conversationnelle », Bucarest, *Dialogos*, n° 8, p. 138-158.

Gerrard-Naef Josselyne (1987). *Savoir parler, savoir dire, savoir communiquer*, Delachaux et Niestlé, Paris.

Gilly, Michel & Roux, Jean-Paul (1999). « Interactions sociales et changements cognitifs : fondements pour une analyse séquentielle », Gilly, Michel. Roux, Jean-Paul. Trognon, Alain (éd.), *Apprendre dans l'interaction*, Nice, PUN, p. 9-40.

Goffman, Erving (1987). *Façon de parler*, Paris, Minuit.

Gschwind-Holtzer, Gisèle (1981). *Analyse sociolinguistique de la communication*, Paris, Hatier.

Gumperz, John (1998). *Sociolinguistique interactionnelle : une approche interactive*, Paris, L'Harmattan.

Hymes, Dell Hathaway (1984). *Vers la compétence de communication*, Paris, Hatier- Crédif.

Kerbrat-Orecchioni, Catherine (1980). *L'énonciation de la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand-Colin.

——————— (2009). « Le traitement du contexte en analyse du discours en interaction », Marion Sandre (dir.), *Analyse du discours et contextes* : *Actes du V^e Colloque jeunes chercheurs praxélinguïstique* (Mai 2007), Montpellier : Limoger, Lambert-Lucas.

——————— (1990). *Les Interactions verbales*, Paris, Masson &Armand-Colin.

Maingueneau, Dominique (2000). *Analyser les textes de communication*, Paris, Nathan.

Mondada, Lorenza (2004). « Espace, langage, interaction et cognition : une introduction », *Intellctica*, n^os 41-42, p. 7-23.

Mucchielli, Alex (2005). *Etudes des communications : approche par la contexlualisation*, Paris, Armand-Colin.

——————— (1991). *Les Situations de communication*, Paris, Eyrolles.

Scmoll, Patrick (1996). « Production et interprétation du sens ; la notion du contexte est-elle opératoire ? », Université de Srtasbourg, *Scolia*, n° 6, p. 235-255.

Vion, Robert (2001). « Modalités, modalisation et activités langagières », *Marges linguistiques*, n° 2, p. 209-231.

——————— (1992). *La Communication verbale : analyse des interactions*, Paris, Hachette.